

« Quand plus rien n'est à espérer, tout est à aimer »



Le philosophe André Comte-Sponville rejoint les interrogations de ses nombreux lecteurs en développant une pensée à la fois accessible et profonde.



Pour André Comte-Sponville, « il y a bien quelque chose de désespérant dans la condition humaine, puisqu'on meurt et que seul le néant nous est promis ».

PHOTO : PATRICK RENOU

Vous figurez parmi les philosophes français les plus lus, comment l'expliquer ?

Peut-être par un mélange de clarté, de sincérité et, si j'ose le dire, de profondeur. Cette profondeur ne vient pas de moi : elle est celle d'abord de vingt-cinq siècles de philosophie, et c'est elle que j'essaie de rendre accessible au grand public. Les lecteurs y reconnaissent quelque chose de leur vie, de leurs interrogations, mais éclairées par quelques-uns des plus grands esprits de tous les temps. Pas étonnant que ça les intéresse !

Participant au débat public, quel regard portez-vous sur la gestion du Covid ?

Un regard circonspect. Il n'était, bien sûr, pas question de compter sur la seule immunisation collective. C'est pourquoi je n'ai jamais condamné les différents confinements, même si j'ai trouvé le premier exagérément répressif et infantilisant. Je me suis surtout inquiété de ce qu'on sacrifie les jeunes – leurs études, leurs loisirs, leur avenir – à la santé de leurs grands-parents. Le vieil homme que je suis ne pouvait l'accepter !

« Dire qu'il n'y a rien au-dessus de la santé, c'est du nihilisme sanitaire »

Pourquoi dénoncer « l'idéologie panmédicale » qui caractérise notre société de plus en plus médicalisée ?

Parce qu'elle fait de la santé la valeur suprême, ce qui me paraît un contresens sur la vie, et même sur la santé. Que je sache, il n'est pas écrit dans les Évangiles : « Prenez soin de votre santé comme Dieu prend soin de la sienne » ! Ni aux frontons de nos mairies : « Santé, égalité, fraternité » ! J'espère ne pas être le seul à penser que l'amour et la liberté sont des valeurs supérieures à la santé, laquelle, d'ailleurs, en toute rigueur, n'est pas une valeur mais un bien !

Un bien, c'est quelque chose qui est désirable ou enviable. Une valeur, c'est quelque chose qui est estimable ou admirable. Je peux envier quelqu'un parce qu'il est plus riche ou en meilleure santé que moi. Mais si je l'admire pour cela, je suis un imbécile. En revanche, je peux admirer quelqu'un parce qu'il est plus courageux, plus généreux ou plus aimant

que moi. L'amour, le courage ou la générosité sont des valeurs. La richesse et la santé sont des biens. Or, lorsqu'on soumet les valeurs aux biens, on est déjà dans le nihilisme. Dire qu'il n'y a rien au-dessus de l'argent, c'est du nihilisme financier, et cela choque tout le monde. Dire qu'il n'y a rien au-dessus de la santé, c'est du nihilisme sanitaire, et je m'étonne que cela choque si peu.

Qu'est-ce qui distingue la droite de la gauche, après un quinquennat qui prétendait transcender ce clivage ?

La gauche se soucie surtout de justice sociale, au risque de lui sacrifier l'efficacité. La droite se soucie surtout d'ordre et de prospérité, au risque de leur sacrifier la justice. C'est pourquoi on a besoin et d'une droite et d'une gauche, donc aussi de l'alternance entre les deux. Pas question, pour moi, de « transcender » ce clivage ! Mais celui-ci, inversement, ne devrait pas empêcher une forme d'union nationale, lorsqu'elle est nécessaire. C'est ce qu'a voulu faire Emmanuel Macron, et qui a – pour l'instant – échoué.

« Nul ne guérit de son enfance », chantait Jean Ferrat, la vôtre n'a pas vraiment été tendre...

Tendre, si, par l'amour que ma mère et moi nous nous portions. Mais difficile, douloureuse, malheureuse, par la dureté de mon père, la dépression de ma mère. Cela m'a rendu le bonheur plus difficile et plus désirable. Heureusement que la philosophie m'a aidé à grandir !

La découverte de Schubert a changé votre vie. Quel rapport entretenez-vous avec la musique ?

C'est, de très loin, mon art préféré, celui qui parle le plus directement à mon cœur. La grandeur sublime de Bach, l'élégance de Haydn, la sensualité lumineuse de Mozart, l'héroïsme de Beethoven, la douceur de Schubert, l'émotion maîtrisée de Chopin ou de Brahms... Quoi de plus admirable ? Quoi de plus bouleversant ?

« La musique de Bach est la seule preuve tangible de l'existence de Dieu. » Partagez-vous cette pensée d'Emil Cioran ?

Non. D'abord parce qu'il n'y a pas de preuve de l'existence de Dieu. Ensuite parce que Bach, tel que je

l'écoute, confirme plutôt la grandeur de l'homme que celle de Dieu.

Vous ne croyez pas en Dieu, tout en plaçant pour une « spiritualité laïque ».

N'est-ce pas antinomique ? Qu'est-ce que la spiritualité ? C'est la vie de l'esprit, spécialement dans son rapport à l'infini, à l'éternité, à l'absolu. Que je sache, les athées n'ont pas moins d'esprit que les autres ! Pourquoi s'intéresseraient-ils moins à la vie spirituelle ? Regardez le ciel étoilé, la nuit : nous sommes au cœur de l'infini, de l'éternité, de l'absolu. À nous, croyants ou non, de l'habiter, et c'est ce qu'on appelle

la vie spirituelle.

Mais vous estimez que la vie est toujours décevante...

Je ne suis pas le seul ! Relisez l'*Écclésiaste*, relisez les tragiques grecs, relisez Shakespeare ou Tchekov, Balzac ou Proust, Spinoza ou Kant, Schopenhauer ou Sartre... Mais l'erreur, lorsque la vie nous déçoit, c'est d'en conclure que c'est la vie qui a tort. Ainsi passe-t-on de la déception au ressentiment. Mon idée est à l'inverse : lorsque la vie ne correspond pas aux espoirs qu'on s'en était fait, cela ne veut pas dire que la vie a tort, cela veut dire que ce sont nos espoirs qui, dès

le départ, étaient vains, mensongers, illusoire. Bref, il s'agit d'aimer la vie telle qu'elle est, au lieu de lui reprocher perpétuellement de ne pas correspondre à nos attentes.

« Je suis comme tout le monde : plein de peurs, donc plein d'espoirs »

En quoi l'idée du suicide serait-elle un « gage de sérénité, de liberté et de bonheur » ?

Ce qui favorise la sérénité, la liberté et le bonheur, ce n'est, bien sûr, pas le suicide, mais l'idée de sa possibilité.

Montaigne l'a dit avant moi : « La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le plus beau cadeau que la nature nous ait fait, c'est de nous avoir laissé la clé des champs... » Le droit de s'en aller fait partie des droits de l'homme.

« Plutôt la vérité amère que le sirop de l'illusion », dites-vous. Votre préférence pour le réel ne fait-elle pas de vous un être désespéré ?

Au sens ordinaire du mot, non, pas du tout. J'ai une foule de désirs, de plaisirs, de joies, de projets, d'espoirs même ! Mais, pour l'athée que je suis, il y a bien quelque chose de désespérant dans la condition humaine, puisqu'on meurt et que seul le néant nous est promis. Raison de plus pour vivre le mieux possible ! C'est ce que j'appelle le gai désespoir : l'acceptation joyeuse de la vie telle qu'elle est, dans sa finitude, dans son imperfection, dans sa fugacité ! Camus l'a dit avant moi : pour l'athée, « il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre ».

« Plus rien n'est à espérer, tout est à aimer », écrivez-vous dans *Bonjour l'angoisse !* (PUF). Comment le traduisez-vous concrètement ?

« Pas d'espoir sans crainte ni de crainte sans espoir », disait Spinoza... Je suis comme tout le monde : plein de peurs, surtout comme père de famille, donc plein d'espoirs... Sauf dans mes moments de bonheur ou de sérénité, quand le réel et l'action me suffisent, quand je n'ai peur de rien, donc quand je n'ai plus besoin d'espérer quoi que ce soit. On n'espère que ce qui ne dépend pas de nous ; on ne fait que ce qui en dépend. On n'espère que ce qui n'est pas ; on n'aime que ce qui est. Il ne s'agit pas de s'interdire d'espérer, mais d'espérer un peu moins, donc de craindre un peu moins, et surtout d'agir et d'aimer un peu plus ! Saint Augustin disait que « dans le Royaume, au Paradis, il n'y aura plus rien à espérer : il n'y aura plus que l'amour ». Eh bien, disons que – pour l'athée fidèle que je suis – le Royaume, c'est ici et maintenant ! C'est ce que j'essaie de vivre. Je n'y réussis pas toujours, tant s'en faut. Mais cela m'aide à profiter des bons moments, et à supporter les autres.

Recueilli par François VERCELLETO.

Pourquoi le sport intéresse-t-il si peu les philosophes ?

Les philosophes se sont peu intéressés au sport...

Les philosophes préfèrent s'intéresser à l'essentiel, et le sport n'en fait pas partie ! D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les philosophes qui s'intéressent peu au sport. Relisez les Évangiles, la Bhagavad-Gita ou le Coran : le sport n'y occupe pas non plus une grande place !

Cette activité vous laisse indifférent. Pourquoi ?

Elle ne me laisse pas indifférent. J'ai aimé faire du jogging et du vélo dans ma jeunesse, je prends plaisir aujourd'hui à faire de longues marches à pied ou d'acharnées parties de ping-pong. Je regarde volontiers un match de tennis ou une étape du Tour de France à la télévision. Simplement, je refuse de participer à l'hystérie collective qui fait du sport le sommet de l'existence humaine et qui adore les champions comme des demi-dieux. Triste époque que celle qui n'a rien d'autre à vénérer que des footballeurs ou des tennismen !

Êtes-vous insensible à la santé qu'elle entretient, à sa dimension esthétique ?

Personne n'est insensible à la santé, et surtout pas moi. Mais c'est vrai du sport qu'on pratique, pas du sport qu'on regarde à la télé ! Je n'ai rien contre la pratique sportive, bien au contraire, mais je me méfie du sport-spectacle. Quant à sa valeur esthétique, elle est réelle, surtout dans certains sports. Mais, enfin, entre Rudolf Nouriev et Michel Platini, entre



« Dans les écoles primaires et les collèges, on se moque volontiers des bons élèves. Et on admire les cancrans, s'ils jouent bien au foot. »

PHOTO : ARCHIVES JOËL LE GAL, OUEST-FRANCE

Marie-Claude Pietragalla et Marie-Josée Pérec, ou entre Maurice Béjart et Didier Deschamps, il n'y a pas photo ! Et pourtant, à la télévision, on voit mille fois plus de matches de foot que de ballets !

Admiration pour nos champions, trop de mépris pour nos politiques

Selon vous, quand on chasse la compétition de l'école, elle revient dans les stades...

C'est le paradoxe ! On a supprimé les classements, dans nos écoles, pour

ne pas humilier les mauvais élèves, et beaucoup de jeunes garçons connaissent par cœur le classement de la Ligue 1... Tant mieux si cela redonne à nos enfants le goût de l'émulation, de la compétition, de l'effort ! Mais ce n'est pas toujours le cas. Dans les écoles primaires ou les collèges, on se moque volontiers des bons élèves, qu'on traite de bouffons. Et on admire les cancrans, s'ils jouent bien au foot. J'aimerais mieux qu'on inverse les perspectives !

Mais la formation des futurs champions vous désole...

Pas forcément. Ce qui me désole, c'est que des millions de jeunes

garçons – c'est moins vrai des filles – rêvent de devenir « footballeur pro », comme ils disent, et ne le seront jamais. Ils vont donc commencer leur vie de jeune adulte par un constat d'échec. On leur avait dit : « Va au bout de tes rêves », et ce rêve s'est avéré être une impasse... C'est triste, non ? Il aurait mieux valu qu'ils travaillent plus sérieusement à l'école et se soucient un peu moins de sport !

Comment comprendre, selon vous, ce qui importe, ce n'est pas le but, mais la finalité ?

C'est ce que les Orientaux appellent « le détachement par rapport au fruit

de l'acte ». Prenons l'exemple de la course à pied. Quel est le but ? La ligne d'arrivée, éventuellement la victoire. Mais lorsque vous aurez atteint l'une ou l'autre, la course sera finie ! Quelle est la finalité interne de l'acte ? Courir le mieux possible. Si c'est le but que vous visez (la victoire, la ligne d'arrivée), votre désir est par définition insatisfait : vous courez après une victoire que vous n'avez pas encore, ou bien vous avez une victoire que vous ne désirez plus ! À l'inverse, si ce que vous désirez, c'est la foulée que vous accomplissez au moment où vous l'accomplissez, votre désir est satisfait dans l'instant. Vous faites ce que vous désirez, vous désirez ce que vous faites : vous êtes heureux ! C'est en quoi le sport, bien compris, peut devenir une école de sagesse. Mais c'est rarement vrai du sport de compétition, et encore moins du sport-spectacle !

Notre société accorde-t-elle trop d'importance au sport par rapport à la politique ?

Hélas ! Que d'admiration pour nos champions ! Que de mépris ou de dérision pour nos hommes et femmes politiques ! C'est un mauvais symptôme. Ce qui se joue, dans la politique, c'est notre destin commun et l'avenir de nos enfants. C'est autrement plus important que de savoir qui va gagner la prochaine Coupe du monde de football !

Quelques dates-clés

- 1952** Naissance à Paris.
- 1975** Reçu troisième à l'agrégation de philosophie.
- 1981** Mort de sa fille à l'âge de 6 semaines.
- 1982** Suicide de sa mère.
- 1984** Publie son premier livre, *Le Mythe de l'Idéal*, premier tome de son *Traité du désespoir et de la béatitude* (PUF).
- 1984-1998** Il est assistant puis maître de conférences à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- 1995** Publie son *Petit traité des grandes vertus* (PUF), qui connaît un immense succès.
- 2008-2016** Membre du Comité consultatif national d'éthique.
- 2021** Publie *Que le meilleur gagne !* (Robert Laffont) qui dénonce l'importance prise par le sport dans la société contemporaine.
- 2022** Il est aujourd'hui directeur général de l'Institut Diderot et éditorialiste dans le magazine *Challenges*.

Recueilli par F. V.